

Bergson : il y a une différence radicale entre morale close et morale ouverte

On se plaît à dire que l'apprentissage des vertus civiques se fait dans la famille, et que de même, à chérir sa patrie, on se prépare à aimer le genre humain. Notre sympathie s'élargirait ainsi par un progrès continu, grandirait en restant la même, et finirait par embrasser l'humanité entière. (...) Mais entre la société où nous vivons et l'humanité en général il y a, nous le répétons, le même contraste qu'entre le clos et l'ouvert ; la différence entre les deux objets est de nature, et non plus simplement de degré. Que sera-ce, si l'on va aux états d'âme, si l'on compare entre eux ces deux sentiments, attachement à la patrie, amour de l'humanité ? Qui ne voit que la cohésion sociale est due, en grande partie, à la nécessité pour une société de se défendre contre d'autres, et que c'est d'abord contre tous les autres hommes qu'on aime les hommes avec lesquels on vit ? Tel est l'instinct primitif. Il est encore là, heureusement dissimulé sous les apports de la civilisation ; mais aujourd'hui encore nous aimons naturellement et directement nos parents et nos concitoyens, tandis que l'amour de l'humanité est indirect et acquis. À ceux-là nous allons tout droit, à celle-ci nous ne venons que par un détour ; car c'est seulement à travers Dieu, en Dieu, que la religion convie l'homme à aimer le genre humain ; comme aussi c'est seulement à travers la Raison, dans la Raison par où nous communions tous, que les philosophes nous font regarder l'humanité pour nous montrer l'éminente dignité de la personne humaine, le droit de tous au respect. Ni dans un cas ni dans l'autre nous n'arrivons à l'humanité par étapes, en traversant la famille et la nation. Il faut que, d'un bond, nous nous soyons transportés plus loin qu'elle et que nous l'ayons atteinte sans l'avoir prise pour fin, en la dépassant. Qu'on parle d'ailleurs le langage de la religion ou celui de la philosophie, qu'il s'agisse d'amour ou de respect, c'est une autre morale, c'est un autre genre d'obligation, qui viennent se superposer à la pression sociale. Il n'a été question que de celle-ci jusqu'à présent.

Henri Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932)

Rousseau : le sentiment, et non la raison, est le fondement naturel de la morale

La pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles, et sujets à autant de maux que nous le sommes, est une vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. (...) En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige : c'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : péris si tu veux, je suis en sûreté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe, et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. (...) Il est donc certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs, et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix.

J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755)

Kant : pour agir moralement il faut agir par devoir, pas par inclination

Être bienfaisant, lorsqu'on le peut, est un devoir. Certaines personnes compatissent naturellement aux peines des autres, sans aucun motif de vanité ni d'intérêt. Elles trouvent une satisfaction intérieure à répandre la joie autour d'elles et jouissent du bonheur d'autrui lorsqu'elles parviennent à y aider. Je soutiens que dans ce cas l'action, si conforme au devoir, si aimable qu'elle soit, n'a pourtant aucune valeur morale. Elle va de pair avec les autres inclinations, comme par exemple l'ambition. Il arrive en effet que l'ambition a pour objet une chose d'intérêt public, conforme au devoir, et, par conséquent, honorable. Les gestes dictés par l'ambition méritent alors des éloges et des encouragements, mais pas notre respect. Car il leur manque le caractère moral qui veut qu'on agisse par devoir et non par inclination.

Supposons maintenant qu'un de ces hommes bienfaisants soit accablé par un chagrin personnel, qui éteigne en son cœur toute compassion pour les malheurs d'autrui. Il a toujours le pouvoir de soulager les malheureux, mais sans être touché par leur malheur, car il est totalement absorbé par le sien. Mais il s'arrache à cette morne insensibilité pour venir à leur secours, quoiqu'il n'y soit poussé par aucune inclination. S'il le fait uniquement parce que cela est un devoir, alors sa conduite a une véritable valeur morale.

Je dis plus. Supposons que le cœur d'un homme est naturellement doué d'un faible degré de compassion pour les autres. Supposons que cet homme, honnête d'ailleurs, est froid et indifférent aux souffrances d'autrui par tempérament. Supposons aussi que sachant lui-même supporter ses propres malheurs avec courage et patience, il exigerait des autres la même force. Supposons de plus que la nature n'a pas précisément travaillé à faire de cet homme un philanthrope. Supposons enfin qu'il agit de façon compatissante sans avoir de tempérament compatissant. Cet homme n'a-t-il pas une valeur bien supérieure à celle que lui donnerait un tempérament compatissant? Sans doute! Et c'est ici précisément qu'éclate la valeur morale du caractère, la plus haute de toutes sans comparaison.

Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785)

Kant : le devoir s'exprime par un impératif de la raison

L'impératif catégorique serait celui qui représenterait une action comme objectivement nécessaire en elle-même indépendamment de tout autre but. Il n'y a donc qu'un impératif catégorique et il se formule ainsi : Agis toujours d'après une maxime telle que tu puisses vouloir qu'elle devienne en même temps loi universelle. [...]

L'impératif universel du devoir peut encore être présenté de la façon suivante : Agis comme si par ta volonté la maxime de ton action devrait être érigée en loi universelle de la nature.

S'il doit exister un principe pratique suprême, son fondement serait que la nature raisonnable [de l'être humain] existe comme fin en soi. L'impératif pratique sera donc le suivant: Agis de telle sorte que tu traites l'humanité dans ta personne et dans celle d'autrui comme une fin, jamais comme un moyen [...].

Ce principe selon lequel l'humanité et toute nature raisonnable en général sont considérées comme fins en soi, ne vient pas de l'expérience. Il s'étend en effet à tous les êtres raisonnables en général et aucune expérience ne suffit à légitimer cela [...]. Donc un tel principe dérive nécessairement de la raison pure.

Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785)